

toit il pas admis & consacré par d'autres Infideles, qui sçavoient si bien raisonner & agir sur des maximes si concertées en Morale & en Politique? La Grece & Rome se sont égarées terriblement sur le sujet de la Religion; quoyqu'en toutes les autres choses le reste du Monde ait reçu leurs Loix, & se soit formé sur leurs exemples. C'est ce qui nous oblige à reconnoître que la capacité de nôtre entendement est renfermée en des bornes fort étroites, puisqu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'effleurer les notions qui luy sont communiquées par les sens & par l'expérience, lorsqu'il n'est pas éclairé de cette lumiere celeste qui luy découvre l'essence de la verité. La Religion des Mexicains étoit donc un abominable composé de toutes les erreurs & de toutes les cruautés que l'Idolatrie avoit inventées en différentes parties du Monde. On ne dira point leurs Fêtes, leurs Sacrifices, leurs Ceremonies, leurs Sorcelleries, & leurs autres superstitions, parce qu'on les rencontre à chaque pas, avec une ennuyeuse répétition, dans les Histoires des Indes; outre que c'est une instruction peu nécessaire, & qui n'a ni agrément, ni utilité, & qu'on pourroit bien se faire une matière de Confession, des libertés que la plume se donneroit sur ce sujet.

CHAPITRE XVIII.

Motezuma continuë ses caresses & ses presens aux Espagnols. Cortez reçoit des lettres de Vera-Cruz, qui l'informent du combat où Jean d'Escalante avoit été tué, sur quoy il prend la resolution de s'assurer de la personne de Motezuma.

Les Espagnols observoient toutes ces choses avec admiration, quoyqu'ils s'efforçassent de retenir & de cacher la surprise qu'elles leur donnoient; & ils avoient assez de peine à composer leurs visages en ces occasions, afin de conserver par tout cet air de superiorité qu'ils affectoient avec les In-

diens. Les premiers jours de leur arrivée se passerent en divertissemens: les Mexicains produisirent avec ostentation, ce qu'ils avoient de plus habiles gens en toute sorte de jeux, à dessein de regaler les Etrangers. Ils y mêloient aussi l'ambition de faire briller leur adresse au maniment des armes, & leur agilité aux autres exercices. Motezuma étoit le promoteur de ces spectacles & de ces réjouissances; & contre sa coutume, il sembloit avoir renoncé à sa Majesté. Il menoit toujours avec soi, Cortez & les autres Capitaines Espagnols: son procédé étoit honnête avec eux; il y entroit même une espèce de veneration, fort extraordinaire en un homme de son caractère, & qui attiroit beaucoup de respect aux Espagnols de la part des Sujets, qui connoissoient leur Empereur. Les visites étoient fréquentes, & rendues avec exactitude: Cortez alloit au Palais, & Motezuma venoit au quartier du General, où il ne pouvoit se lasser d'admirer tout ce qui venoit d'Espagne, qu'il regardoit comme une Region celeste: & il s'étoit formé une si haute idée du Prince qui gouvernoit cet heureux País, qu'il n'en concevoit pas une si grande de ses Dieux. Il cherchoit à gagner le cœur & l'affection de tous les Espagnols, par des presens de bijoux & de raretés, qu'il distribuoit, tant aux Officiers, qu'aux simples Soldats, avec discernement & connoissance du mérite; faisant plus de caresses à ceux qui avoient le plus de distinction, & sçachant proportionner le present, à l'importance des personnes qu'il vouloit obliger. Les Nobles, à l'imitation du Prince, tâchoient à se rendre agreables, par des offices qui tenoient de la soumission; & le Peuple plioit le genouil devant le moindre Soldat Espagnol. Ils goûtoient ainsi un repos agreable: c'étoit toujours quelque spectacle nouveau & divertissant, & aucun sujet de soupçon; mais les chagrins ne furent pas longtems sans emploi. Deux Soldats Tlascalteques déguisez en Mexicains, arriverent à la Ville par des chemins détournés. Ils venoient chercher Cortez, à qui ils rendirent une lettre du Conseil de Vera-Cruz; ce qui changea la face des affaires, & fit prendre des resolutions moins pacifiques.

Jean d'Escalante, qui étoit Gouverneur de la nouvelle Colonie, ne songeoit qu'à fortifier la Place, & à conserver les

amis que Cortez luy avoit laissez. Cet état tranquille dura, sans être troublé par aucun accident, jusqu'à ce qu'il fut averti qu'un General de Motezuma étoit dans la Province, avec une armée considerable, à dessein de châtier quelques alliez des Espagnols; parce qu'ils s'étoient dispensez de paier à l'Empereur le tribut ordinaire, sur la confiance qu'ils avoient en la protection de leurs nouveaux amis. Le Capitaine Mexicain s'appelloit *Qualpopoca*, & il commandoit toutes les troupes qui étoient répandues sur les frontieres de Zempoala. Il les avoit assemblées depuis quelque-tems, afin de donner main-forte aux Commissaires qui venoient recueillir les impôts. Leurs violences & leurs extorsions étoient horribles; & la rigueur dont ils usoient en l'exercice de leur commission, étoit redoutable, par la licence des Soldats; l'une & l'autre profession étant également insatiable sur le bien d'autrui, & en possession de traiter le vol comme l'affaire du Prince.

Les Totonagues de la Montagne dont cette armée détruisoit les Habitations, vinrent se plaindre à Escalante, & le prierent de prendre les armes en faveur de ses alliez, offrant de se mettre en campagne, avec tout ce qui leur restoit de monde. Le Gouverneur les consola, en disant qu'il ressentoit l'injure qu'on leur avoit faite, comme si elle s'adressoit à luy-même: néanmoins, avant que d'en venir aux voies de fait, il se resolut d'envoier quelques personnes au General Mexicain. Il luy demandoit, comme à son ami: *Qu'il suspendit les actes d'hostilité, jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouvel ordre de l'Empereur, puisqu'il n'étoit pas vrai-semblable qu'on luy eût commandé d'entreprendre une nouveauté si préjudiciable à la paix; Motezuma ayant permis que les Ambassadeurs du Monarque d'Orient passassent à sa Cour, à dessein d'établir une alliance inébranlable entre les deux Couronnes.* Les Envoiez étoient deux Zempoales, gens de bon esprit, & qui residioient à Vera-Cruz. La réponse du Mexicain fut insolente & injurieuse: *Qu'il sçavoit fort bien comprendre & executer les ordres de son Prince; & que si quelqu'un prétendoit s'opposer au châtement de ces rebelles, un General de Motezuma pouvoit soutenir en pleine campagne, les resolutions qu'il formoit dans le cabinet.*

Escalante ne put dissimuler l'outrage, ni refuser le défi, à la vûe de tous les Indiens interessez en l'affaire des Tona-

ques, qui couroient le même risque qu'eux, & qui s'appuioient sur la même protection. Après donc qu'il fut informé que le nombre des ennemis alloit au plus à quatre mille, il assembla un gros de deux mille Indiens de la Montagne, qui fuioient les violences de *Qualpopoca*, ou qui en étant irritez, cherchoient à s'en mettre à couvert auprès de luy. Le Gouverneur se mit à la tête de ces troupes bien armées à leur maniere, avec quarante Espagnols, entre lesquels il y avoit deux Arquebusiers, & trois Arbalétriers. Il fit tirer aussi de la Ville, deux pieces d'artillerie: & sortant en campagne avec ces forces, marcha vers les Provinces qui avoient besoin de son secours, après avoir laissé une foible garnison dans la Place. *Qualpopoca* instruit de tous les mouvemens du Gouverneur, vint au-devant de luy, avec son armée en bon ordre, jusqu'à un petit Bourg que l'on a nommé depuis *Almerie*, où les deux armées se rencontrèrent au point du jour. Le combat commença avec une égale resolution de part & d'autre; mais les Mexicains lâcherent bien-tôt le pied, & se retirèrent en desordre. Au même-tems les Totonagues de nôtre parti prirent l'épouvente, & tournerent le dos, jusqu'à fuir lâchement; soit qu'ils ne fussent pas accoutumés à combattre de pied ferme; soit qu'une ancienne habitude leur eût rendu les Mexicains trop redoutables. Quoyqu'il en soit, cet accident se peut compter entre les bizarreries, dont la guerre fait voir des exemples tous les jours. Les vainqueurs fuioient d'un côté, & les vaincus de l'autre: mais les ennemis étoient si épouventez, & si occupez du soin de se sauver, qu'ils ne s'aperçurent point du desordre de nos troupes, & ne songerent qu'à se retirer dans le Bourg proche du champ de bataille. Escalante s'en approcha avec ses Espagnols, & commanda de mettre le feu aux maisons en plusieurs endroits: il attaqua les Mexicains au moment que la flâme parut, avec tant de vigueur, que sans leur donner le tems de reconnoître le peu de monde qui le suivoit, il les défit, & les poussa hors de ce logement, d'où ils se jetterent en fuïant dans le bois. Les Indiens assurèrent qu'ils avoient vû en l'air, une Dame semblable à celle que les Etrangers adoroient comme la Mere de leur Dieu, qui les ébloüissoit, & leur ôtoit la force de combattre. Ce miracle ne parut point aux yeux des Espagnols; nean-

310 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
moins le succez en a autorisé la croyance : & déjà nos Soldats étoient accoutumés à partager avec le Ciel la gloire de leurs exploits.

Cette victoire fut tres-signalée , mais on l'acheta chèrement ; puisque le Gouverneur fut blessé à mort en combatant , & sept Soldats avec luy , dont les Indiens en enleverent un nommé Jean d'Arguello. Cet homme , natif de la Ville de Leon , étoit d'une taille & d'une force extraordinaires : & après avoir combattu avec un courage invincible , il tomba blessé mortellement , en un tems où il ne put être secouru. Les autres Soldats & le Gouverneur moururent de leurs blessures , au bout de trois jours , dans la Ville de Vera-Cruz.

Le Conseil rendoit compte au General , de cette perte considerable , & de toutes les circonstances de l'action ; afin qu'il nommât un successeur à Jean d'Escalante , & qu'il fût instruit de l'état dans lequel il se trouvoit. Cortez apprit cette nouvelle avec toute l'affliction qu'elle pouvoit produire : il en fit part à ses Capitaines , sans appuier alors sur les consequences d'une semblable perte , & sans leur marquer tout le chagrin qu'elle luy causoit. Il les pria seulement de faire reflexion sur cet accident , & de luy laisser le tems de former quelque resolution , telle qu'il plairoit à Dieu luy inspirer ; recommandant en particulier au Pere d'Olmedo d'y contribuer par ses prieres , & à tous les Capitaines de garder le secret , de peur que cette disgrâce étant divulguée , ne donnât lieu aux Soldats de raisonner mal à propos.

Après cela , le General se retira dans son appartement , où d'abord , pour ainsi dire , il laissa rôler sa pensée sur tous les inconveniens qu'un pareil accident pouvoit produire. Il embrassoit & rejettoit avec la même incertitude , toutes les voies qui se presentoient à son imagination sur ce sujet , toujours embarrassé sur le choix du parti qu'il devoit prendre , & fatigué même par la vivacité de son esprit , qui luy faisoit découvrir le remede , & en même-tems la difficulté qu'il y avoit à le mettre en usage. Les Auteurs rapportent que Cortez passa ainsi une grande partie de la nuit à se promener , & qu'il découvrit alors , par hazard , un endroit massonné depuis peu de tems , où Motezuma avoit caché tous les

DU MEXIQUE. LIVRE III. 311
tresors de son pere , dont ils font un long détail : & qu'après les avoir vûs , il fit refermer cette cache , sans permettre qu'on en enlevât aucune chose. On ne s'arrête point sur la diversion que ce soin put donner à ses inquietudes ; ce qui apparemment ne dura pas long tems , puisqu'elle ceda bien-tôt aux diligences qu'il fit afin de se fixer dans sa resolution , qui l'obligea de prendre les mesures que l'on va voir.

Il envoya querir les Indiens les plus habiles & les plus affectionnez qui fussent à son armée , & il leur demanda s'ils n'avoient point reconnu quelque chose d'extraordinaire en l'esprit des Mexicains , & comment l'estime des Espagnols se maintenoit auprès de ces Peuples ? Les Indiens répondirent , que le menu Peuple ne songeoit qu'à se divertir dans les fêtes qu'on faisoit en faveur des Espagnols ; & qu'il les reveroit , parce qu'il les voioit honorez par l'Empereur : mais que les Nobles commençoient à devenir rêveurs & misterieux ; qu'ils tenoient des conferences dont on voioit bien qu'ils ne disoient pas tout le secret. Cela étoit fondé sur quelques discours interrompus , qui pouvoient souffrir une sinistre interpretation ; comme celui-ci , *Qu'il seroit aisé de rompre les ponts des chaussées* , & quelques autres de pareille nature , qui étant joints ensemble , suffisoient à donner du soupçon. Deux ou trois Indiens avoient entendu dire , que peu de jours auparavant on avoit apporté à Motezuma la tête d'un Espagnol : qu'il avoit commandé qu'on la cachât soigneusement , après l'avoir considérée avec beaucoup d'étonnement , à cause de la fierté & de la grosseur de cette tête ; ce qui convenoit fort à celle d'Arguelle. Cela redoubla les inquietudes de Cortez , parce que c'étoit une marque que Motezuma avoit eu part à l'entreprise de son General.

Après avoir fait de grandes reflexions sur ces avertissements , Cortez assembla tous ses Capitaines à la pointe du jour ; & il s'enferma avec eux , & quelques Soldats à qui leur qualité ou leur experience donnoit entrée au Conseil. Il leur proposa le fait , sans en oublier aucune circonstance : il rapporta les avis qu'il avoit reçûs des Indiens , pesant sans émotion les accidens dont ils étoient menacez , & tou-

chant avec adresse les difficultez qui pouvoient se presenter : après quoy, sans leur expliquer ses sentimens, il laissa à chacun la liberté de discourir. On proposa divers partis : les uns vouloient qu'on demandât un passe-port à Motezuma, afin de courir promptement au secours de la nouvelle Colonie de Vera-Cruz : les autres trouvoient la retraite difficile de cette maniere, & témoignoit plus d'inclination à sortir secretement de la Ville, où ils ne pretendoient point oublier les richesses qu'ils avoient acquises : la plus grande partie conclut qu'il falloit demeurer, sans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz, jusqu'à ce qu'on eût trouvé quelque occasion de faire une retraite avec honneur. Cortez, après avoir recueilli en peu de paroles tous leurs raisonnemens, loua le zele qu'ils témoignoit à l'avancement de l'entreprise, & dit : *Que la proposition de demander un passe-port à Motezuma, ne luy plaisoit pas ; parce qu'après s'être ouvert par la voie des armes, le chemin pour arriver à la Cour de ce Prince, malgré sa résistance, il rabatroit beaucoup de son estime, s'il venoit à connoître qu'ils eussent besoin de sa faveur pour en sortir. Que s'il étoit mal intentionné, il pourroit ne leur accorder un passe-port, qu'à dessein de les défaire en leur retraite ; & que s'il le refusoit, ils seroient obligez de sortir de la Ville contre sa volonté, & de se jeter dans le peril, après avoir déclaré leur foiblesse. Qu'il approuvoit encore moins le parti de se retirer secretement ; parce que ce seroit s'exposer à la honte de passer pour des fugitifs : & que Motezuma pourroit leur couper chemin fort aisément, étant averti de leur marche, par le moyen de ses Couriers. Qu'ainsi, suivant son sentiment, la retraite n'étoit alors, ni utile, ni honorable ; parce que de quelque maniere qu'on la fit, ce seroit toujours aux dépens de leur reputation ; & qu'en perdant leurs amis & leurs allies, qui ne subsistoient que par elle, ils demeureroient sans trouver un pouce de terre en tout cet Empire, où ils pussent mettre le pied en assurance. Ces considerations, ajoûta-t'il, me persuadent que ceux qui ont du penchant à demeurer ici, sans faire aucun mouvement nouveau, jusqu'à ce qu'on ait trouvé les moyens d'en sortir avec honneur, & qu'on ait vu tout ce qu'on peut tirer d'une esperance si flatteuse : ceux-là, dis-je, ont pris le parti le plus conforme à la raison. Veritablement le risque est égal, quelque resolution qu'on puisse prendre ; mais la gloire est fort differente : & ce seroit un malheur que*

des

des Espagnols n'ont pas encore mérité, que celui de mourir par choix, dans l'occasion la plus disgraciée. Je ne doute pas que nous ne puissions nous maintenir ici ; la maniere d'y parvenir est ce qui m'embarrasse. Je fais quelque attention sur ces bruits qui commencent à courir entre les Mexicains. Le malheur arrivé à Vera Cruz demande bien des reflexions : la tête d'Arguello, dont on a regalé Motezuma, témoigne qu'il a eu connoissance de l'action de son General ; & son silence sur cette affaire nous avertit de ce que nous devons croire de ses intentions. Mais quand tout cela se presente sous une même vue, il me paroît que pour nous soutenir dans cette Ville, en un état moins chancelant, il faut tenter quelque chose de grand, qui étourdisse ses Habitans, & qui rétablisse l'estime que ces accidens ont pu ébranler dans leurs esprits. Pour ce sujet, après avoir rejeté d'autres desseins, qui feroient plus de bruit, & moins d'effet, j'ai jugé qu'il étoit plus à propos de nous rendre maîtres de la personne de Motezuma, en l'emmenant prisonnier à notre quartier. Je crois que cette resolution leur donnera de la crainte & de la retenue ; & à nous quelques conjonctures favorables, à tirer du Prince & de ses Sujets, une composition qui convienne à la dignité de l'Empereur notre Maître, & qui nous mette en seureté. Le pretexte de la prison, si mon raisonnement est juste, doit être la mort d'Arguello, dont il a eu connoissance, & la perfidie dont son General a usé, en violant la paix. Nous devons déclarer que nous sommes instruits de ces actions, qui nous offensent, puisqu'il ne faut point paroître ignorer ce qu'ils savent parfaitement : d'autant plus, qu'ils sont persuadez que rien ne nous est caché ; & que cette erreur de leur imagination, avec les autres de même nature, se doivent au moins tolerer, en consideration du secours que nous en tirons. J'apperçois comme un autre, les difficultez & les accidens qu'une entreprise si hardie traîne necessairement avec soi : mais les exploits les plus glorieux naissent des plus grands perils ; & Dieu nous favorisera. Les merveilles, que je pourrois appeller des miracles évidens, par lesquelles il s'est déclaré pour nous en cette expedition, nous obligent à croire que c'est luy qui nous a inspiré cette longue perseverance. Sa cause est le premier motif de notre entreprise ; & je ne saurois me persuader qu'il nous ait conduits jusqu'ici, par une grace extraordinaire de sa Providence, à dessein de nous jeter dans un embarras insurmontable, & de nous abandonner à notre foiblesse

Rr

dans nos plus grands besoins. Cortez s'étendit avec tant de force sur cette consideration, que la vigueur de son courage passa dans le cœur de tous ceux qui l'écoutoient. D'abord les Capitaines Jean Velasquez de Leon, Diego d'Ordaz, & Gonzale de Sandoval, revinrent à son avis; après quoy tous les autres donnerent de grands éloges au bon sens de leur General. Ils jugeoient de la bonté du remède, par la hardiesse heroïque de la resolution. Ils se separerent ainsi, après avoir conclu d'arrêter Motezuma, & remis la disposition de cet exploit à la prudence de Cortez.

Bernard Diaz, qui ne perd aucune occasion de s'attribuer la gloire d'être l'auteur des plus grands desseins, écrit que luy & d'autres Soldats, avoient donné ce conseil au General, quelques jours avant qu'il eût reçu la nouvelle de ce qui étoit arrivé à Vera-Cruz. Les autres Relations ne s'accordent point avec la sienne; & au tems qu'il a marqué il n'y avoit aucun sujet de former un projet si delicat. Il pouvoit bien remettre son avis à quelques jours de-là, & il en auroit paru plus vrai-semblable, & moins hors de saison.

CHAPITRE XIX.

On se saisit de la personne de Motezuma. La maniere dont cette action fut conduite; & comment elle fut reçue par ses Sujets.

IL faut convenir que l'on n'avoit point d'exemple d'une audace pareille à la resolution que les Espagnols formerent d'arrêter prisonnier un si grand Monarque au milieu de sa Cour, & de sa Ville capitale. Le recit de cette action, toute veritable qu'elle est, semble blesser la sincerité de l'Histoire; & même il paroît outré, entre les exagerations & les licences de la fable. On la nommeroit temerité, si elle avoit été entreprise volontairement, & avec plus

de liberté sur le choix: mais un homme n'est point appelé temeraire, lorsqu'il ferme les yeux au peril, quand il n'a point d'autre ressource. Cortez se voïoit également perdu; soit qu'il fît une retraite, qui luy ôtoit sa reputation; soit qu'il se maintînt dans son poste, sans la rétablir par quelque action extraordinaire: & lorsque l'esprit, soutenu d'un grand courage, se voit envelopé de tous côtez par des dangers, il se pousse avec violence sur celui qui le presse le moins. Le parti que Cortez prit, étoit veritablement le plus difficile: peut-être voulut-il voir tout d'un coup la décision de sa fortune, ou il ne s'accommodoit pas de ce qu'on appelle menagemens. On pourroit dire que le caractère de la haute generosité est d'avoir des vûes élevées au dessus du commun, ou que la prudence militaire ne s'éloigne pas tant des extrémitez, que la prudence politique: néanmoins, le mieux qu'on puisse faire est de ne donner point de nom à sa resolution; & s'il est permis d'en juger par le succès, de luy donner lieu entre ces moïens imperceptibles dont il a plû à Dieu de procurer le progres de cette entreprise, & d'où il sembloit vouloir exclure le concours des moïens naturels.

L'heure à laquelle les Espagnols alloient rendre visite à l'Empereur, fut choisie pour l'exécution de cette grande entreprise, afin de ne donner point d'alarme mal à propos. Le General commanda que tout le monde prît les armes dans le quartier; qu'on sellât les chevaux, & qu'on se tint à lerte sans faire de bruit, ni aucun mouvement, jusqu'à nouvel ordre. Il fit occuper toutes les avenues des rues jusqu'au Palais de Motezuma, par des brigades de Soldats qui s'y rendoient; & il alla au Palais, accompagné des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, François de Lugo, & Alonse d'Avila, suivis par trente Soldats qu'il avoit choisis.

On ne fut point surpris de les voir entrer avec leurs armes, qu'ils portoient ordinairement comme un ornement militaire. Motezuma sortit au-devant d'eux, suivant sa maniere: chacun prit sa place; & les Officiers du Prince se retirerent aussi-tôt dans un autre appartement, ainsi qu'ils le pratiquoient toujours par son ordre. Lorsque Marine &